

FEUILLETON DU CANARD

Un Reve de Bonheur

V  
(Suite)

Est-ce vraiment pour aujourd'hui? me demandai-je, ne pouvant encore croire à mon bonheur. Est-il possible que demain je me réveillerai non plus ici, mais là-bas à Nikolsk, dans cette belle maison avec ces colonnes? Je ne l'attendrai donc plus, lui? Je n'irai donc plus à sa rencontre? Je ne parlerai donc plus de lui le soir avec ma bonne Macha? Je ne me mettrai donc plus au piano près de lui dans notre salon? Je ne le reconduirai donc plus, en tremblant de peur auprès de lui, par les nuits sombres?

Je me rappelai que la veille au soir, il m'avait annoncé qu'il venait pour la dernière fois, et que Macha m'avait obligée à essayer ma robe de mariée, en me disant: "C'est pour demain". De sorte que, par instant je croyais, puis d'autres moments, je doutais.

Était-ce bien vrai que désormais j'allais vivre avec une belle mère; sans Macha, sans le vieux Grégoire? que je n'embrasserais plus ma bonne mère et ne l'attendrais plus me dire après avoir fait le signe de croix, suivant la vieille coutume: "Dormez bien ma demoiselle!" Je ne donnerais donc plus de leçons à Sonia et ne jouerais plus avec elle? Je ne heurterais plus le matin à la muraille et je ne l'entendrais plus me répondre en riant de son doux rire d'enfant? Était-ce bien aujourd'hui que mes espérances et mes désirs allaient se réaliser, que je commencerais une nouvelle vie, pour toujours? J'attendais avec impatience Serge Mikailowitch, tant il m'était difficile de rester seule avec ces rêveries.

Il arriva de bonne heure et c'est seulement quand il fut là que j'eus aussitôt la certitude que j'allais aujourd'hui même être sa femme et cette pensée n'avait plus rien d'effrayant pour moi.

Avant le dîner, nous allâmes à notre église pour y entendre les prières des morts pour mon défunt.

Que ne vit-il encore, ce pauvre père? pensai-je lorsque nous revinrent vers la maison et que je m'appuyais en silence sur le bras de celui qui avait été son meilleur ami.

Pendant les prières, la tête prosternée contre les dalles froides de la chapelle, je m'étais tant appliquée à ressusciter l'image de mon père, que j'avais cru en vérité sentir son âme planer au-dessus de nous, bénir mon choix et que sa bénédiction reposait sur moi.

Et ce souvenir, ces espérances, ce bonheur et cette tristesse se confondaient pour moi en un sentiment unique, solennel et doux à la fois qui était en pleine harmonie avec cet air vif et immobile, le calme du ciel, la solitude des champs, la pâleur de ce soleil, dont les rayons brillants, mais affaiblis, s'efforçaient en vain de brûler mes joues.

Je m'imaginai que celui aux côtés duquel je marchais comprenait, lui aussi, ce qui se passait en moi et partageait mes sentiments. Il avançait lentement et en silence, et sur son visage que j'examinais de temps en temps à la dérobée, se lisait cet état intense de l'âme qui n'est ni la joie, ni la tristesse et qui était à l'unisson avec la nature et avec mon cœur.

Il se tourna tout à coup vers moi, et je vis qu'il désirait me parler. Quel s'il allait me parler d'autre chose que ce qui occupait ma pensée? Mais justement il me parla de mon père et, sans même le nommer:

"Un jour, il me dit en plaisantant: "Tu seras le mari de ma petite Maria!"

—Il eût été vraiment heureux, aujourd'hui, lui répondis-je en serrant plus fortement encore son bras qui soutenait le mien.

—Oui, à cette époque, vous n'étiez encore qu'une enfant, poursuivit-il en me fixant obstinément. Je baisais alors vos yeux parce qu'ils ressemblaient aux cioux et parce qu'ils étaient semblables à ceux de votre bon père; j'étais bien loin de soupçonner qu'un jour ils me seraient si chers à cause de moi-même.

Son regard tranquille et heureux se reposa tendrement sur le mien.

Devant nous s'étendait un champ de chanvre qui partait du ravin et allait jusqu'à la forêt. Deux paysans marchaient derrière leur charue et traçaient une bande plus sombre qui s'élargissait de plus en plus. Un troupeau de chevaux abandonnait la lisière et venait à nous. Derrière nous, les semailles d'hiver commençaient à germer et à verdoyer le terrain se déroulant jusqu'à la serre derrière lequel on voyait notre maison. Aux rayons pâles du soleil se mêlaient de longs fils qui volaient dans l'air,

s'accrochaient à nos cheveux et à nos vêtements.

Nous continuions à avancer doucement sur ce sentier à peine frayé, et nous n'entendions d'autre bruit que celui de nos pas et de nos voix. Lorsque nous parlions, nos voix avaient une sonorité telle qu'on eût dit que les sons restaient suspendus au-dessus de nos têtes au sein de cette atmosphère tranquille. On eût dit que nous étions tous deux seuls dans ce vaste monde, dans cette voûte azurée, dans cette lumière dépourvue de chaleur.

Lorsque nous rentrâmes, la mère de Serge était déjà arrivée, ainsi que les quelques hôtes auxquels nous avions été obligés d'adresser des invitations. Je n'eus plus d'occasion d'être seule avec lui jusqu'au moment où, la cérémonie terminée, nous sortîmes de l'église et montâmes en voiture pour nous rendre à Nikolsk.

L'église était presque déserte. J'aperçus immédiatement la mère de Serge, debout sur un tapis; tout près du chœur, Macha, coiffée de son bonnet à rubans couleur lilas, les joues remplies de larmes, et quelques droroviés qui m'examinaient avec curiosité. Je suivis l'office et je regardais stupidement les saintes images, les cierges, la croix placée sur la chaire de l'officiant, les fenêtres de l'église, à tout cela je ne comprenais absolument rien. Je sentais seulement qu'il se passait autour de moi quelque chose d'extraordinaire.

Quand le prêtre se retourna vers nous, nous félicita, et me rappela qu'il m'avait déjà baptisée et qu'il faisait des vœux pour que fusse toujours heureuse; quand Macha et Tatiana Semendyna nous eurent embrassés; quand j'entendis Grégoire m'inviter à monter en voiture, je fus étonnée et effrayée à la pensée que tout était déjà fini sans que rien d'extraordinaire ni de correspondant au sacrement divin qui venait de s'accomplir sur moi se fût fait jour dans mon âme.

Nous échangeâmes un baiser, et ce baiser me parut si bizarre, si étranger à nos sentiments intimes, qu'involontairement je pensai: "N'est-ce que cela?" Nous sortîmes.

Le roulement de la voiture retentit fortement sous la voûte de l'église; un air frais me caressa le visage, pendant que lui, son cha peau sous le bras, m'installait dans la voiture. A travers la glace, j'aperçus la lune froide dans un halo brumeux. Il s'assit auprès

de moi et referma la portière. Ce moment, je ressentis un coup au cœur, comme si l'airance avec laquelle il avait m'eût blessée. Macha vint me commander de me couvrir la tête. Les roues heurtèrent une grande pierre, puis roulaient doucement sur un chemin uni. Blottie d'un coin de la voiture, je regardais au loin par la portière les charbonnés de lumière et la route paraissait fuir dans le lointain. Je ne le regardais point, mais je n'étais néanmoins qu'à demi bien tout contre moi. "Voilà de tout ce que me réserve cette dernière minute, minute dont j'attendais de si grandes choses! peussai-je?" Je me sentais vraiment humiliée et froissée de me trouver ainsi seule avec lui et si près de lui. Je me retournai alors pour lui adresser la parole, mais aucune parole ne put sortir de mes lèvres. On eût dit que toute ma ancienne tendresse s'était évaporée et que cette impression d'offense et de terreur l'avait toute remplacée.

—Jusqu'à présent, j'ai douté que cela pût être, dit-il doucement, pendant à mon regard.

—Et moi... j'ai peur... j'ignore pourquoi.

—Vous avez peur de moi. Macha reprit-il en saisissant ma main et se penchant vers moi.

Ma main reposait fièvre sur sa poitrine et un froid douloureux saisit le cœur.

—Oui, murmura-t-elle bien bas.

Mais, à ce moment même, mon cœur se reprit à battre plus fort, ma main main trembla et s'étreignit sa poitrine, la chaleur me revint; mes yeux, dans la demi-obscurité, chahèrent les siens et je sentis que n'avais plus aucune peur de lui que cet effroi avait été de l'amour tout nouveau, plus tendre et plus puissant que jamais. Je sentis que j'étais à lui tout entière et que j'étais vraiment heureuse d'être en sa possession.

VI

Les jours, les semaines, des mois complets de vie paisible à campagne s'écoulaient, inaperçus presque à notre insu; mais il eussuffi des émotions, des sensations du bonheur enfin de ces deux mois pour remplir toute une existence. Notre vie à la campagne n'était pas exactement la réalisation de mes rêves et des siens. Néanmoins la réalité n'était point au-dessous de nos rêves. Ce n'était pas l'existence austère, entièrement consacrée au travail strict